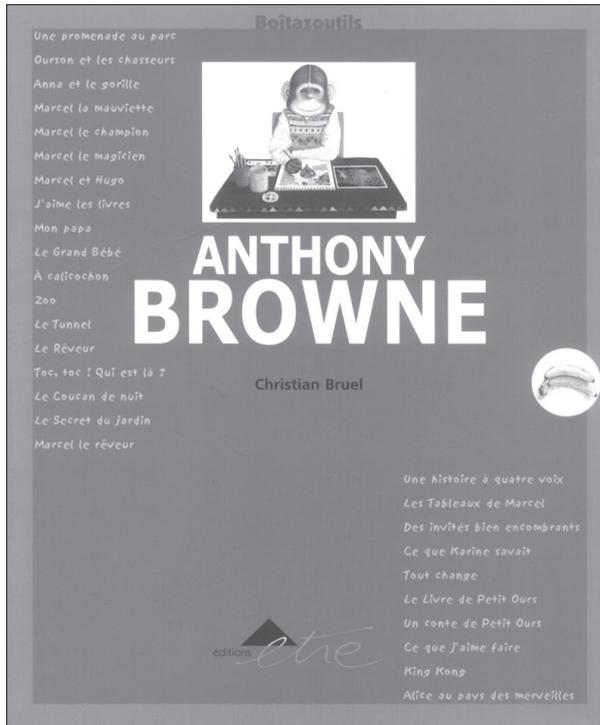


Christian Bruel vient d'enrichir sa boîte à outils d'un livre utile : après *Le Claude Ponti*,¹ il publie un *Anthony Browne*,² qu'il a intégralement conçu. Éditeur et auteur rare celui qui, en parallèle, porte obstinément et à la marge divers enthousiasmes : un projet éditorial, un travail d'écriture, une œuvre critique.



Du bel hommage

Yvonne Chenouf

Le propos, comme souvent dès qu'on écoute Christian Bruel, s'ouvre sur une anecdote, un fait banal : primo, Anthony Browne a failli se faire avaler deux fois par de vrais gorilles, deuxio, pour de nombreux enfants, le petit déjeuner est un moment solitaire et triste. Bien ! Et puis, rien ne peut plus arrêter le flot d'intelligence qui va pointer ici, faire des liens là et là, rappeler une image de 1880 ou 1936, forcément dans la lignée, rapprocher telle planche avec tel plan de cinéma, feuilleter en poursuivant la démonstration et toc ! sur une page, conclure, prouver, jubiler. C'est ainsi que les 300 pages de ce livre se déroulent, sur un ton enlevé dont le souffle

ne faillit jamais, dans la pression et la précision, de bout en bout. L'objet a demandé énormément de travail mais l'écriture est passée par là et la lecture se fait aisée, souple malgré les centaines de pages convoquées, détaillées, comparées, les centaines de références, de clins d'œil, de liens enchanteurs entre l'art le plus consacré et le fait divers,³ le détail d'une page et la constellation dans laquelle il est brusquement projeté.⁴

Chez Browne, deux types de personnages se côtoient les enfants et les gorilles et leur univers respectif se rejoint dans leur vulnérabilité, leur secrète résistance à la loi du plus fort, la loi du plus triste, pas n'importe où, dans *l'album*, le genre créatif par excellence, tenace obsession Bruelienne : « *L'album propose une modélisation en actualisant (ou en inventant) une partie du système qui est propre à son genre artistique, à savoir l'inscription sur une même surface (et dans le « volume » de ses surfaces, considérées ensemble) d'images séparées, liées sémantiquement, articulées (le cas échéant) avec un texte manifeste ou sous-jacent. Textes et images s'y trouvent séparés du point de vue de la topologie mais unis dans une dépendance créatrice de sens et d'affect, dépendance qui tend à n'être plus la soumission d'une instance à l'autre, mais une dynamique féconde.* »⁵ C'est à cette dynamique que le lecteur Bruel coopère, en leueur de lièvres, c'est-à-dire en poursuivant obstinément son but. « *Tout fait sens dans un bon album* » écrit-il dans un chapitre intitulé « *Cadres, files, vignettes, détournages, fond, marges et gouttières.* »⁶ Et le reste se déroule dans la jouissance de l'argumentation.

Après une biographie amicale qui construit ou renforce l'intérêt pour Browne, l'humain, on entre dans ses livres, par ordre chronologique de parution : 33 titres brièvement résumés - dont 27 traductions en langue française - accompagnés de superbes illustrations. Christian Bruel se livre à un travail précis, classant la production selon les séries (les Marcel, les ours), ou selon que Browne est adaptateur, « *maître du texte et des images* » ou bien illustrateur ; puis il procède à des lectures fines, documentées, offrant chaque fois les sources de ses citations, ses références. Intercalées dans l'analyse, les paroles d'Anthony Browne, convoquent le travail, la conception, conférant à la critique la place d'une

¹ VAN DER LINDEN S., *Claude Ponti*, Ed. Être, coll. Boîtàzoutils, 2000

² BRUEL C., *Anthony Browne*, Ed. Être, coll. Boîtàzoutils, 2001

³ voir, par exemple, p. 229, le lien entre la fontaine de Neptune à Bologne et celle d'Une histoire à quatre voix

⁴ voir, par exemple, où nous emmène l'observation des gorilles, leurs divers regroupements pp. 221, 222 et 223

⁵ idem, p. 21

⁶ idem, p. 259

voix dans un échange ; une voix certes assurée mais qui sait élargir le cercle d'une conversation privilégiée, faisant progressivement du lecteur un amateur, puis un complice

Dans l'admiration que Christian Bruel affiche pour son sujet on retrouve ce qui tisse sa propre entreprise éditoriale depuis plus de 25 ans : « *Les thèmes abordés par Anthony Browne sont graves : solitude, délaissement affectif, vulnérabilité, sujétions, rapports de force, complexité des relations (...) mais le tour de force brownien est que l'auteur ne se départ presque jamais de son humour contagieux (...) Sa vision tendrement lucide ne caresse pas toujours dans le sens du poil, mais l'honnêteté du traitement, le recours à l'imagination et à la coopération du lecteur (...) dégagent une énergie vitale incontestable.* »⁷ Énergie vitale pour démasquer le monde, ses rapports de domination, entre sexes, entre classes sociales : « *Le principal tabou qui verrouille encore et toujours les œuvres principalement destinées au jeune public n'est pas la sexualité, comme certains préfèrent le croire, mais bien l'économie. La neutralité bienveillante affichée permet d'éviter d'ébranler, fût-ce dans l'imaginaire, les raisons objectives de la distribution sociale des dominants et des dominés. Le simple mot "argent" ne figure que rarement dans les albums contemporains. Pour ne rien dire de capital, profit, exploitation et mondialisation.* »⁸ Subtil rapprochement entre deux engagements créatifs qui peignent l'être humain dans des contextes imaginaires puissamment connectés au réel, toujours dans le commerce des hommes. La force réside dans l'estime, l'estime de soi en écho à celle des autres, l'estime de ce que les autres refusent en nous et qui nous fonde, l'autre comme valeur inestimable. Julie⁹ l'ébouriffée n'est pas loin qui pourrait se sentir à l'aise, ravie, dans une grosse patte de gorille, « *les chimpanzés browniens sont moins des singes que des signes : ils représentent l'enfance.* »¹⁰ Et l'enfance n'est pas tendre : c'est l'époque des incompréhensibles moments de solitude en famille, des liens d'amitié ponctuels et sans élan dans le quartier d'appartenance : « *Chez Anthony Browne, les personnages destinés à se rencontrer peuvent le faire très brutalement. L'absence conjointe de vigilance préside à un choc physique, une percussion corps à corps. Si l'amour est aveugle, l'amitié brownienne commence avec la distraction du regard.* »¹¹ La vie est une succession de chocs parfois amortis par des instants inattendus et délicieux.

Il y a de l'admiration, c'est évident, au cœur de cette monographie mais cette passion n'a rien d'un aveuglement : qu'on en juge aux beaux passages concernant les grandes ébauches précédant *Le Tunnel*¹² : esquisses, emprunts, réécritures, lentes élaborations, rien n'est gommé de l'exigeant travail de création et, en expert - il est auteur, critique mais aussi éditeur -, Christian Bruel transmet à son lecteur ce respect pour l'œuvre en cours, les fils invisibles d'infinis

façonnages, son inscription dans le patrimoine artistique général. On se souvient que l'éditeur du *Sourire qui mord* regrettait l'immanence de la littérature jeunesse, son existence en apesanteur sans liens avec la culture passée ou présente, l'actualité déboussolante. Avec ce livre, les albums gagnent en force, en maturité, en jeunesse créative : du contenu à la forme, sans distinction, la peinture, la littérature, la philosophie... tous les grands arts sont convoqués enregistrant l'œuvre d'enfance dans un répertoire culturel commun et ancestral. Mais c'est toujours le statut de l'enfant qui tisse ensemble l'œuvre et son analyse. Ombres et miroirs, traces et silhouettes, barreaux et cages, vêtements et tissus, papiers et graffitis, tout est pris à parti et réinséré dans une étude qui n'assomme ni n'épuise son sujet, ne dispense pas non plus de découvrir naïvement des albums si sensiblement décoratifs : « *L'interprétation spontanée et l'analyse ne sont pas étanches l'une à l'autre. Le travail d'analyse vise à une maîtrise de l'objet et de ses significations. Il demande du temps et sa rentabilité est différée. En aiguisant le regard, en augmentant les connaissances, en générant l'habitude d'une navigation entre séquence et réseau, l'analyse des œuvres vise, a posteriori, à augmenter la jouissance de la réception (...) Le recensement de tous les éléments signifiants dans un album n'est pas la condition du sens, il en est le fruit.* »¹⁴

Au moment où les programmes officiels recommandent l'usage de la littérature à l'école, dont les albums, à tous les niveaux, ce livre est indispensable. Non seulement pour former son lecteur sur l'œuvre brownienne mais pour le former tout simplement et profondément à lire des albums tant la méthode est ici aussi visible, aussi déterminante que le contenu qu'elle sert.

Le livre est beau, lourd, glacé, coloré. Table des matières et bibliographies finales permettent le repérage, les nombreuses reproductions d'images aussi. Il se termine sur l'analyse d'un album d'Anthony Browne, *Histoire à quatre voix*, paru en 1998, sur les cendres d'un autre, *Promenade au parc*, paru en 1977. Immédiatement le grand livre rouge flamboyant s'est imposé comme un classique, et sur l'émerveillement unanime qu'il a provoqué, Christian Bruel construit une

⁷ idem, p. 90

⁸ idem, p. 118

⁹ BRUEL C., *Julie qui avait l'ombre d'un garçon*, Le Sourire qui mord, 1976

¹⁰ idem, p. 96

¹¹ idem, p. 273

¹² idem, pp. 163-170

¹³ Avant de diriger les éditions Être, Christian Bruel dirigeait Le Sourire qui mord

¹⁴ idem, p. 218 et p. 230

lecture palimpsestieuse particulièrement décoiffante dont l'intérêt, et pas le moindre, est de délier les cils et les langues des lecteurs, fécondant d'autres voix : « *Un coquelicot dépasse de la tasse et son ombre portée figure un phylactère sur le mur, comme si d'autres voix étaient décidément attendues.* »¹⁵



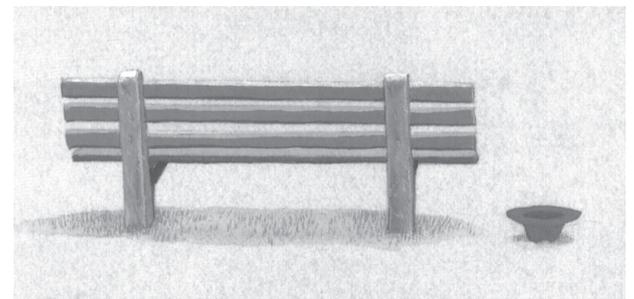
En arrivant à la maison, j'ai mis la fleur
dans un peu d'eau,
et j'ai préparé une tasse de thé pour Papa.

Christian Bruel se plaît à montrer comment les livres d'Anthony Browne n'en finissent jamais, relançant la lecture en toute fin d'album : « *Anthony Browne aime ces représentations ultimes qui viennent, sous prétexte de clôture, ouvrir une nouvelle piste et ébranler les convictions des lecteurs.* »¹⁶ Il y a du Van Allsburg dans ces fins là.

Les fins de Christian Bruel sont tout aussi indéterminées, elles ne veulent rien clore et surtout pas le sens. À l'avant-dernière page, il s'insurge contre les ayants droit des tableaux parodiés dans *Les Tableaux de Marcel* et qui ont refusé ce type d'utilisation des œuvres protégées : « *Il y a là une entrave au déploiement des activités artistiques et à la liberté des créateurs. On peut rapprocher la perversité d'un tel interdit de celle qui, aujourd'hui, accompagne un "droit à l'image" abusif opposé aux photographes. Il serait dommageable que les tribunaux et les cabinets juridiques élargissent ainsi de*

manière ubuesque l'emprise du droit sur la création. »¹⁷ Pour Christian Bruel, concevoir, produire, élever les œuvres, tout cela est un engagement de l'être tout entier, un engagement qui n'a rien d'angélique, de gratuit ou de naturel car la vie est un combat et ce livre en est une belle expression. Un combat si attachant qu'on a le sentiment que son auteur a eu du mal à lui mettre un point final. Alors, il préfère nous quitter en ouvrant une porte et en faisant disparaître un homme « *vêtu de la chemise de Marcel, il porte les pantalons à rayures de Marcel, les chaussures de Marcel et serre sous son bras l'un des grands carnets de travail d'Anthony Browne.* »¹⁸ Énigme : le livre en est truffé, le bonheur de lire puise à leur dévoilement. « *Les personnages n'ont pas d'histoire* » conclut mystérieusement la dernière phrase mais les œuvres si, démonstration vient d'en être faite. Histoires sur des histoires qui nous permettent de mieux poursuivre les nôtres qu'on soit adulte ou bien enfant à qui, en priorité, toute cette intelligence, tout ce travail est destiné. Nous ne dirons pas qu'ils le valent bien, les livres ici analysés ayant la force de ne pas prendre les jeunes lecteurs pour des cibles. Mais nous dirons, qu'à la lecture comme à l'écoute des propos de Christian Bruel, nous avons toujours l'étrange et satisfaisante impression de mériter un tel déploiement de sens et d'idées, une telle énergie de comprendre et de ressentir, bref d'exister, vulnérables, terriblement vulnérables.

Yvonne CHENOUF



¹⁵ idem, p. 291

¹⁶ idem, p. 297

¹⁷ idem, p. 302

¹⁸ idem, p. 302